



HAL
open science

“ Un jeu rejoué ”: propositions méthodologiques pour l'étude des dispositifs d'interaction sur Internet

Etienne Candel

► To cite this version:

Etienne Candel. “ Un jeu rejoué ”: propositions méthodologiques pour l'étude des dispositifs d'interaction sur Internet. Journées d'études TIC - Information et stratégies, May 2009, Marseille, France. halshs-01704744

HAL Id: halshs-01704744

<https://shs.hal.science/halshs-01704744>

Submitted on 8 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Un jeu rejoué »
Propositions méthodologiques
pour l'étude des dispositifs d'interaction sur Internet

Le travail présenté ici a été suscité avant tout par une observation récurrente que j'ai pu faire à l'occasion de l'analyse sémiotique de forums, de chats, de logiciels de messagerie instantanée : j'ai constaté qu'il y avait comme un double contrainte à analyser ces objets comme *des textes de communication*, et à les resituer en permanence dans un cadre plus vaste, celui de l'usage des technologies, de la labilité des écrit de réseaux, de leur caractère potentiellement infini, ou plus précisément de leur nature intrinsèque de textes inachevés et hétéronomes. Si ce projet est forcément paradoxal, c'est parce que l'on est mené à isoler des objets relativement clos pour l'étude, alors que la dynamique même de ces textes repose sur l'absence de clôture.

Il est donc important de ramener la question de l'interaction sur Internet à son cadre socio-technique global : cet effort exige un changement de niveaux ou de méthodologies, une circulation entre des observations sémiotiques et des convocations de théorisations sociologiques.

Ce type de circulations méthodologiques peut paraître normal en Sciences de l'information et de la communication. Normal, ou pour le moins courant, car il est assez fréquent que l'on parle d'« interdiscipline », et que cette étiquette à propos des SIC suffise à évacuer la question, en distribuant les différentes charges de la démonstration aux vertus différenciées des diverses approches méthodologiques. On recourra par exemple à une enquête sociologique en *complément* de l'étude sémiotique pour rattraper les défaillances supposées de cette dernière, que ce soit pour pallier les lacunes dans la compréhension de l'« émission » des messages (motivations des acteurs) ou dans celle de leur « réception » (modes d'appropriation de ces mêmes messages). Chacune des sciences ainsi convoquées dans ce type de démarche apparaît toujours d'autant plus faible que le cadre épistémologique ainsi adopté la décrit *a priori* comme hétéronome et insuffisante, circonscrivant son périmètre d'efficacité et de compétence au point de rendre nécessaire l'intervention d'une ou de

plusieurs autres disciplines. Et il est frappant de constater que, parmi les différentes « sciences » ainsi convoquées – et, dans ce même geste, typifiées –, c’est la discipline sémiotique qui est le plus souvent remise en question, le plus fréquemment suspectée d’incomplétude et de débilité : c’est d’ailleurs à l’occasion de telles catégorisations que l’on parle de la sémiotique comme d’une discipline qui serait chargée de rendre compte de la production ou de la réception des messages... l’essentiel – le message – étant souvent oublié dans l’affaire, alors qu’il est le cœur de son objet¹, et qu’il est le lieu même de l’articulation des pratiques sociales.

Ce à quoi j’aspire depuis quelque temps, notamment depuis ma thèse, dont la soutenance a permis de soulever la question de l’autonomie et de la suffisance de la sémiotique en communication, c’est précisément à unifier un regard pour l’analyse des textes de réseau. Il ne s’agit pas pour moi de réunir les différentes options méthodologiques et épistémologiques dans le champ d’étude de la communication dans son ensemble, mais juste, sur un objet précis, de chercher comment intégrer différents niveaux dans l’analyse sémiotique des textes. Donc de percevoir un moyen d’intégrer à l’analyse sémiotique des éléments hétérogènes, sans pour autant transformer le cadre interprétatif et changer de postulats épistémologiques. En soi, les structures éditoriales participatives et les cadres d’interaction sur Internet offrent un concentré de sémiotisations et de représentations, c’est donc un objet particulièrement intéressant pour cette entreprise.

Je m’appuierai ici sur le travail de Goffman consacré aux *cadres de l’expérience* pour préciser les ressources conceptuelles effectivement mobilisables dans l’étude sémiotique des dispositifs d’interaction. Je proposerai de considérer la manière dont la notion de cadre, et plus précisément celle de cadre modalisé peut permettre de comprendre l’inscription, dans le texte, d’un contexte et d’un ethos des interactants.

I. Transparence et opacité des cadres

La notion de cadre développée par Goffman a ceci de particulier qu’elle s’applique, chez l’auteur, à des constructions purement médiatisées comme à des cadres de communication immédiate entre interacteurs. Goffman utilise ainsi la notion de cadre non

¹ En toute rigueur, la sémiotique n’est ni une science de la production, ni une science de la réception des messages ; elle n’est pas non plus une « science des signes », sauf à s’enfermer dans un effort de catégorisation infini et vain. On pourrait plutôt la décrire comme une *science des langages*, couvrant le divers des mobilisations sociales qui président à l’établissement de tout phénomène langagier. Elle ne doit pas avoir pour objet des codes, mais des *codifications*.

seulement pour évoquer des situations de face à face, mais aussi pour décrire les limites éditoriales dans une bande dessinée ou dans un journal par exemple. Les exemples qu'il adopte de cette manière manifestent deux choses :

(i) d'abord, que les formes éditoriales sont aptes à opérer des cadrages, c'est-à-dire à fixer les conventions de communication et leurs dépassements possibles,

(ii) ensuite, que Goffman est sensible au niveau sémiotique, ou au niveau des textualisations, et surtout qu'il le pense de manière solidaire avec les autres cadres instituants de la communication.

Cette relative indifférence à la nature des cadres est intéressante : on perçoit à travers elle que Goffman est intéressé principalement par les effets des cadres sur les acteurs. Son point de vue est ainsi attaché à l'organisation logique et psychologique de la communication, qu'il discerne à *travers* ses formes. Les formes, manifestement, y sont conçues comme relativement transparentes, et elles ne font pas en soi problème pour Goffman. On le voit bien dans la description qu'il fait du cadre théâtral : le cadre théâtral est marqué par le fait que des rôles sont adoptés consciemment et rituellement, et que des conventions très fortes structurent ces manifestations sociales, comme par exemple le droit qu'a un spectateur de regarder de manière soutenue un acteur (chose qui est inadmissible dans d'autres contextes). C'est donc l'effet des formes dans les cadres qui est l'essentiel pour cet auteur. Cela n'est pas très étonnant, puisque Goffman fait fréquemment référence à la question de la « réalité » ou plutôt à la question des représentations sociales de ce qui est « réel » ou pas (c'est la parenté qu'il entretient avec Schütz). De la même manière, c'est la représentation des cadres qui est effectivement importante pour lui, non véritablement celle de leur existence sémiotique (l'introduction des *Cadres de l'expérience*, par exemple, s'achève par une série de propos très provocateurs sur la valeur instituante de la ponctuation comme cadre de la communication).

Mais en étudiant des cadres proprement médiatiques de communication, comme les dispositifs d'interaction en ligne, l'analyse des cadres doit approcher une autre donnée qui est fondamentale parce qu'elle élabore de manière quasiment exclusive les domaines et les limites de l'interaction : il s'agit du signe, ou plutôt de *la forme sémiotique du processus de signification*. Qu'est-ce qu'une « discussion » sur Internet ? C'est évidemment l'échange de propos, de points de vue, entre des participants ; c'est tout aussi évidemment les jeux d'acteurs, les possibilités de se mettre en scène – notamment grâce à un anonymat supposé –,

les faux semblants, etc. De nombreuses études existent sur les échanges en ligne, sans doute parce que ces études sont l'objet d'une forte attente liée aux mythologies sociales d'un Internet lieu d'échange et de partage libre, transparent et sans limites. On peut approcher ce type de communications en prenant leur transparence comme un donné ou un acquis, mais c'est dommage, parce qu'une discussion sur Internet, sans le composite d'objets qu'est le texte, n'existe pas.

De la même manière donc qu'il y a des cadres instituants pour toute communication, de la même manière, il faut considérer ce qui me paraît le plus important : la construction de la communication par les cadres éditoriaux, c'est-à-dire par les formes de la communication en ligne. Et il ne suffit pas de dire comme le font Jeant-Marc Leveratto et Mary Leontsini qu'Internet est un nouveau cadre social de l'expérience pour rendre compte de cette strate sémiotique : il faut encore montrer *comment ce cadre se charge en lui-même de représentations* – c'est-à-dire qu'il faut faire la part de son opacité, de son épaisseur.

II. La forme comme usage

La manière dont j'ai abordé la question jusqu'ici a travaillé fortement une opposition problématique entre la transparence et l'opacité, mais cette opposition n'est pas véritablement efficace ; elle manque de nuance. Les formes éditoriales, les cadres médiatiques de la communication sont des signes, et ces signes sont de statut et de nature très hétérogènes : ainsi, le propre d'un dispositif de communication est de tendre à se faire oublier. Il *tend vers la transparence*, parce que cet idéal guide le plus souvent son élaboration et ses usages. C'est pourquoi il est important de faire une place non seulement à la notion d'« usage », mais surtout à celle d'ordinarisation ou de routinisation pour les formes éditoriales. C'est par exemple l'une des raisons pour lesquelles les chercheurs spécialisés dans l'analyse du discours en interaction, Catherine Kerbrat-Orecchioni par exemple, incluent aisément dans leurs études les communications médiatisées par le téléphone. Les échanges téléphoniques sont devenus relativement routiniers, et la forme a tendu à se naturaliser quelque peu (mais elle reste cependant présente et permet des jeux tout à fait spécifiques²).

Il y a donc une dimension d'usage de ces formes, qui est tout à fait centrale, car c'est elle qui permet leur appropriation. Les formes éditoriales, pourrait-on dire, *constituent des contextes d'usage*, qui sont convoqués par les textes. Les utilisateurs voient leur

² Un sketch de Christophe Alévêque mobilise par exemple, à travers différentes situations cocasses, le « Devine où j'suis ! » caractéristique de ce dispositif sociotechnique. L'ignorance, imposée au « récepteur », de l'origine géographique de l'appel est d'ailleurs l'occasion d'une multitude de stratégies communicationnelles.

communication en partie cadrée par des signes qui délimitent les cadres de la communication, on pourrait dire qu'ils servent de règles et de frontières à ce qui se déroule en leur sein.

Cette dimension de l'usage des formes est un niveau d'interprétation particulièrement important, parce qu'elle suppose une chose et qu'il en implique deux autres :

(i) elle suppose que les objets techniques que sont les médias, et les médias informatisés en particulier, doivent traverser une phase d'acculturation et d'appropriation pour les internautes : l'usage n'est aucunement naturel, et les formes éditoriales instaurent des contextes d'appropriation, par exemple en traduisant la possibilité de « réagir » sur un forum par une petite icône représentant un mégaphone (on trouve cette icône dans les forums du site de lectures *Zazieweb.fr*, et son effet est de convoquer l'imaginaire politique de la « manifestation », et le champ des connotations liées à la parole de la rue, ou à la parole donnée à qui ne se fait guère entendre par ailleurs). A travers les formes éditoriales, on agit donc dans un « comme si », en suivant les suggestions de simulacres empruntant leurs références à d'autres mondes ou d'autres contextes de communication.

(ii) elle implique qu'il y ait une écriture, à l'intérieur même des textes médiatiques, de l'état de leur appropriation sociale. Ainsi par exemple, il est frappant, dans l'analyse des sites de *social bookmarking* français, de constater que ces lieux d'expression sursémiotisent l'inscription de leur pratique dans l'héritage du signet papier ou du guide (Candel, 2008). Dans des sites plus anciens, pour des internautes plus familiers de ce type de fonctionnement, la convocation d'héritages du papier est bien moindre ; c'est le cas des sites de *social bookmarking* américains.

(iii) la question de l'usage, enfin, laisse penser que les cadres instituants de la communication sont, au moins dans un premier temps, massivement habités par des *simulacres*. Les cadres de la communication dans des dispositifs prévus pour accueillir des interactions sont des cadres imagés, qui comportent une série de références à des situations d'interaction. C'est dans ce sens que l'on peut interpréter avec le plus de profit, me semble-t-il, la question de l'intermédialité dans les écrits d'écran.

La mise en œuvre de cadres éditoriaux pour l'expérience et pour la communication interindividuelle a donc une spécificité qui tient à sa nature d'image. Pour devenir routiniers, les cadres éditoriaux doivent d'abord être conçus dans un rapport de simulation de l'interaction. De la sorte, ils ajoutent une strate proprement sémiotique aux procédés de

cadrage, et ils établissent une sorte de distance entre les acteurs et leurs communications. C'est la teneur et la signification de cette distance que je voudrais détailler pour finir.

III. Le cadre, une strate communicationnelle

S'il y a une distance dans l'interaction, ce n'est pas en raison d'une opacité d'un dispositif qu'il s'agirait de rendre transparent, ou, à tout le moins, dont il faudrait naturaliser l'usage. Cette conception de la communication médiatique est particulièrement maladroite, parce qu'elle procède finalement d'une idéologie des médias qui a une valeur plus prescriptive que descriptive. En revanche, il me paraît fondamental de considérer avec sérieux l'épaisseur du média, le fait qu'il compose effectivement une strate significative. La question est de savoir de quoi cette strate est faite, c'est-à-dire de décrire les constituants du média comme cadre.

J'ai mentionné dans mon introduction que l'on oscillait généralement, dans l'analyse des écrits d'écran, entre deux grandes postures : d'une part une analyse textuelle, qui cherche à expliciter les options communicationnelles des acteurs, et d'autre part une analyse d'ordre sociologique, qui se charge de la description d'un état donné des pratiques et des représentations sociotechniques. J'ai regretté cette bipartition, qui laisserait penser que la communication doit s'approcher de manière forcément morcelée.

Dans les dispositifs d'interaction, comme dans tous les autres cas de communication sur Internet, il me semble au contraire qu'il faut unifier la perspective, en observant comment les représentations sociales du média et les usages des formes viennent s'inscrire au cœur des textes, c'est-à-dire comment ils se sémiotisent. En abordant ce point de vue, et en reprenant une des catégories de Goffman, on en pourrait considérer que les structures éditoriales participent d'une *modalisation* des situations de communication³ : par exemple un cadre de communication instaurant une « discussion » en ligne agit à la fois comme cadre primaire et comme cadre secondaire modalisé. Ainsi, à l'intérieur de l'échange dans le média, c'est à une mise en scène d'un échange médiatique que l'on a affaire.

Il ne s'agit pas pour autant de prétendre que les « discussions en ligne » seraient de purs simulacres de discussion ; mais plutôt de considérer qu'elles en sont des *avatars*. Un avatar résulte d'un processus créatif de *métamorphose*. Parler d'« avatar », ce n'est pas parler

³ « Par *mode*, j'entends un ensemble de conventions par lequel une activité donnée, déjà pourvue d'un sens par l'application d'un cadre primaire, se transforme en une autre activité qui prend la première pour modèle mais que les participants considèrent comme sensiblement différente. On peut appeler *modalisation* ce processus de transcription. » (Goffman, 1991, p. 52).

de formes bâtarde, dégradées, mais de réalités en recomposition, en transformation. Les formes de la discussion en ligne sont, pour reprendre le terme d'Yves Jeanneret (2008), des formes triviales, c'est-à-dire des formes circulantes et, de ce fait même, mouvantes. Ces métamorphoses enrichissent l'échange plutôt qu'elles ne l'appauvrissent. En soi, l'interaction elle-même peut être plus pauvre sur Internet que dans une situation de communication en face à face ; mais les jeux sur les cadres sont forcément plus importants, parce que l'échange est aussi l'occasion de transformations fréquentes sur ce que, dans une image très marquante, Goffman appelle les *franges* de l'activité.

Je proposerai donc de penser la modalisation sur le média comme l'ajout d'un cadre à l'intérieur duquel les jeux communicationnels sont *dédoublés*, et où la modalisation est rendue possible par la conscience partagée que les internautes peuvent avoir de l'imaginaire social du média, des éléments de sa « médiagenie » (Marion, 1997). Le cadre est un *niveau* riche et complexe : *riche* d'investissements et de représentations, *complexe* parce que situé entre le sémiotique et le social. C'est à ce niveau par exemple que peuvent s'interpréter des jeux entre des énoncés primaires – une prise de parole – et des énoncés que l'on pourrait dire secondaires – comme un ajout massif de *smileys*, ou comme des compositions de profils en faux-semblants, ou encore comme des traces du rapport entre l'utilisateur et le dispositif matériel – son clavier, sa webcam, etc.

C'est dans cette strate aussi que l'on peut ranger, actuellement, l'ensemble des discours et des représentations qui constituent un hypothétique « Web 2.0 », parce que des pratiques correspondant à ces représentations idéologiques viennent s'inscrire en signes dans les écrans. Il est tout à fait frappant de constater, par exemple, que les discours concernant le « Web 2.0 » sont systématiquement construits et composés en rupture avec les formes précédentes de la communication : une telle opération revient à modifier les formes du cadrage de la discussion et de la participation, en les enrichissant d'imaginaires utopiques et de fonctions sociales exaltées.

En rejouant le jeu de la communication d'interaction, les usagers du dispositif de communication transforment et gonflent de représentations et de pratiques les cadres modalisés de la communication. Ils rejouent, dans ces cadres, les jeux de la communication.

Bibliographie sélective :

Candel, E., *Autoriser une pratique, légitimer une écriture, composer une culture : Les conditions de possibilité d'une critique littéraire participative sur Internet. Etude éditoriale de six sites amateurs*, Thèse de doctorat, GRIPIC – CELSA, Université Paris IV, 2007.

Candel, E., « Pratiques des sites, usages des réseaux. *Le social bookmarking*, héritages culturels, appropriations médiatiques », *Document numérique*, Volume 11, 2008/1-2, p. 145-170.

Goffman, E., *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

Goffman, E., *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1973.

Jeanneret, Y., *Y a-t-il (vraiment) des technologies de l'information ?*, Lille, P.U. du Septentrion, 2007.

Jeanneret Y., *Penser la trivialité. 1. La vie triviale des êtres culturels*, Paris, Hermès-Lavoisier, 2008.

Kerbrat-Orecchioni C., *Le discours en interaction*, Paris, Armand Colin, 2005.

Leveratto, J.-M., Leontsini, M., *Internet et la sociabilité littéraire*, Paris, BPI, 2008.

Marion, P., « Narratologie médiatique et médiagénie des récits », *Recherches en communication*, n°7, 1997, p. 61-87.

Schütz, A., *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales*, Paris, Klincksieck, 1987.

5 mots-clés : sociologie des interactions, sociosémiotique, dispositifs de communication, idéologies médiatiques, simulation.

Etienne Candel

Maître de conférences

GRIPIC (CELSA – Université de Paris-Sorbonne)

email : etienne.candel@celsa.paris-sorbonne.fr